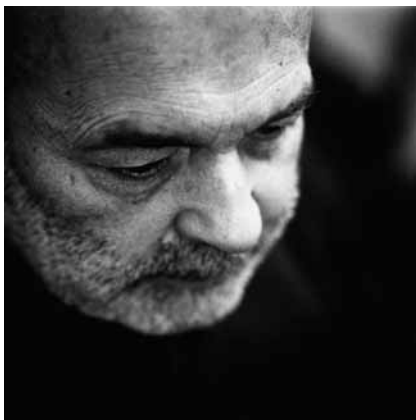


UN CRUSTACÉ TRAVERSÉ PAR L'Océan ENTIER : LES JOURNAUX DE LEONARD NOLENS

C'est en décembre 1979 que Leonard Nolens (° 1947), un des poètes néerlandophones les plus importants de ces dernières décennies¹, se vit offrir un gros cahier pour cadeau de Noël. Il se mit à s'en servir pour noter les conversations quotidiennes qu'il se faisait à lui-même. Le cahier devint donc un journal, avec une première note écrite à Anvers le jeudi 27 décembre 1979. Cependant, *Stukken van mensen. Dagboek 1979-1982* (Des gens comme ça! Journal 1979-1982) ne parut que dix ans plus tard. Aux yeux de Nolens, son journal est resté longtemps son refuge le plus secret, sa cachette clandestine. Voici comment il en parle dans la deuxième partie, *Blijvend vertrek. Dagboek 1983-1989* (Départ permanent. Journal 1983-1989): «Ce journal a été - et demeurera - dans tant de situations mon ultime bouée, mon refuge le plus secret, ma cachette clandestine, que je ne souhaite même pas en communiquer l'existence, fût-ce à mes meilleurs amis» (21 juillet 1984). Ce même jour encore, Nolens note: «Ce journal est le lieu le plus libre, le temps le plus libre de ma vie. C'est l'espace vital où je peux respirer, parler, penser, sentir sans la moindre inhibition».

Nolens considère sa prose de journal comme un sous-produit, un remplissage utile du temps



Leonard Nolens (° 1947), photo D. Samyn.

qu'il n'arrive pas à consacrer à la poésie. Car pour lui, écrire c'est écrire de la poésie, seuls ses poèmes comptent, il ne vit que pour eux. N'a-t-il pas répété sur tous les tons qu'il n'avait jamais travaillé pour gagner sa vie, mais uniquement pour la poésie?

Dans un troisième volet, *De vrek van Misseburg. Dagboek 1990-1993* (L'Avare de Missebourg. Journal 1990-1993), il décrit en ces termes les rapports entre ses notes de journal en prose et ses vers: «Le journal est l'être (d)écrit en un tour de main: Leon Nolens. Le poème est l'être issu d'une composition: Leonard Nolens» (10 mars 1993).

L'essence du journal intime de Nolens est la réflexion sur son propre sort. Ce qu'il fit de longues années dans la solitude du parc de château non aménagé du domaine de Missebourg à Edegem (près d'Anvers), jadis le lieu d'habitation de Marie Gevers, auteur flamand d'expression française, et où Nolens a pu lui aussi se retirer pour écrire. Il note le 20 août 1993: «Je note ceci pour que je sache plus tard qu'il y eut un temps dans cette vie où je fus parfaitement heureux. Je répète cette impertinence: parfaitement heureux». Une affirmation forte et très inhabituelle pour les lecteurs familiers de l'œuvre de Nolens. La tonalité de ses réflexions est souvent très proche de celle des lamentations, dit-il lui-même le 21 janvier 1988 par un jeu de mots sur *overpeinzigen* et *over pijn zingen*.

Et pourtant, ce Leon Nolens aux penchants hypocondriaques continue à porter un regard critique sur Leonard Nolens, le poète reconnu et couronné de multiples prix au prestige incontesté. «Peut-être la reconnaissance croissante de ton œuvre t'a-t-elle aliéné davantage de toi-même, parce que le décalage entre l'image que le monde extérieur se fait de toi et l'être sombre que tu es au fond, s'est fait plus évident, plus poignant» (27 mars 1991). À l'instar de Cesare Pavese, Leonard Nolens s'adresse le plus souvent à lui-même à la deuxième personne, ce qui constitue en effet une possibilité stylistique pour exprimer la distance entre ses deux moi différents. Ce n'est pas par hasard que Nolens se réfère souvent à Fernando Pessoa, qu'il cite aussi régulièrement, car tout comme lui, il se sent un être pluriel, une synthèse de plusieurs

moi. En exergue de ses notes du 16 octobre 1991, il en fait une énumération au rasoir, impitoyable envers soi-même: «Je suis un acteur raté. Je suis un avocat raté. Je suis un philologue raté. Je suis un philosophe raté. Je suis un traducteur raté. Je suis un chrétien raté. Je suis un athée raté. Je suis un père raté. Je suis un amant raté. Je suis un fils raté. Je suis un frère raté. Je suis un ami raté. Et tous ces ratages ensemble constituent par-ci par-là l'écrivain réussi. Voilà ma modeste fierté, ma fière modestie».

Le journal de Nolens est à mi-chemin «entre la confession et l'autocréation», selon ses propres paroles consignées le 24 avril 1991. Une autre citation définit la fonction que peut avoir pour le poète Nolens le fait de tenir un journal intime: «Le journal ne sert pas à raconter ses jours, mais à exprimer ce qu'ils font de nous. Ce que le temps fait de nous» (9 novembre 1991).

En tant que document personnel et autobiographique, le journal de Nolens reflète, malgré les lacunes, l'évolution que suit la courbe de son existence. «Qui suis-je?» est la question sous-jacente dans chacune des pages. Les réponses qu'il donne au fil des ans ne dissimulent rien, elles sont d'une franchise inouïe, à la limite de l'autodénigrement quand il rend compte de son combat parfois victorieux contre l'alcoolisme mais aussi de ses défaites douloureuses.

Heureusement pour le lecteur, l'égotisme de Nolens est suffisamment contrebalancé par l'intérêt qu'il porte aussi aux autres dans son journal: sa famille, son épouse Leen, ses fils, des collègues poètes, des auteurs en vie ou décédés, des événements de l'actualité. Dans une note du 25 juillet 1981, il trouve une belle image pour se défendre du reproche d'autosuffisance: «Je vis comme un crustacé, fermé sur moi-même. Et pourtant, l'océan entier l'a traversé». Et un peu plus tôt dans cette même année, il avait confié à son cahier: «Je n'ai pas honte (...) d'admettre que je désire survivre après ma mort par mon œuvre» (14 février 1981). La publication de l'ensemble de ses notes de journal ne peut que donner du poids à cette ambition.

Les journaux de Leonard Nolens ainsi qu'un grand nombre de notes inédites jusque-là ont été rassemblés dans *Dagboek van een dichter. 1979-2007* (Journal d'un poète. 1979-2007). Querido, Amsterdam, 2009 (ISBN 978 90 214 3754 5).

- 1 Au cours de ces dernières années, des poèmes de Leonard Nolens ont souvent fait partie des morceaux choisis que Jozef Deleu réunit deux fois par an pour notre revue sous le titre «Le dernier cru».